

# LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

GEORGES PERROS .....	A l'Improviste
DANIEL BOULANGER. ....	Le Mauvais Œil
GUILLEVIC .....	Ville
MAURICE BLANCHOT.....	L'Athéisme et l'Écriture (fin)
XAVIER DOMINGO.....	Sanglier

★

TH. ALAJOUANINE...	Langage normal et Langage pathologique
--------------------	--

## CHRONIQUES

- Freud par lui-même*, par MARTHE ROBERT  
*Sur deux posthumes de Claudel*, par MICHEL DEGUY  
*De Sénèque à Shakespeare*, par ROBERT ABIRACHED  
*L'Été, le Lion mort de Venise*, par CLAUDE MICHEL CLUNY  
*La Beauté malheureuse*, par JEAN CLAIR

## NOTES

par R. ABIRACHED, J.P. AMETTE, R. ANDRÉ, J. BERSANI, R. BOULLIER,  
A. CLERVAL, C. M. CLUNY, J. DUVIGNAUD, D. PÉRIER, M. PIRAZZOLI,  
G. ROHOU.

## PRÉSENCES

### *Six Jeunes Conteurs*

ADELINO TORRÈS GUIMARAÈS  
DOMINIQUE LANCERAUX, GUY ROHOU, MARIE ROUANET  
JEAN SÈNÈS, JEAN-PHILIPPE SIMONNE

## TEXTES

Lettres de RILKE

*nrf*

## PRESENCES

### RETOUR À LA SOURCE

Je ne veux pas m'en aller. Je veux rester. Ici. Rester toujours. Je les entends, moi. Ils chuchotent. Ils me regardent de travers. Je sais que je les empoisonne. Mais je suis ici et j'en ai le droit. Le droit, entendez-vous? Marthe me soigne. C'est elle qui me donne à manger aux heures des repas et les médicaments prescrits par le médecin pressé qui est venu une fois. Elle traîne pour le faire. Et elle soupire. Tant mieux. Je sais que je lui pèse lourd, que je l'enchaîne à la maison. Je ricane de volupté. Au moins toi, tu sauras que j'existe! Vous savez tous que j'existe quand je me mets à crier la nuit. J'ai une douleur par-ci, une douleur par-là ! Au début vous veniez, pieds nus, sans lumière, ombres que vous êtes, vous bousculant affolés dans le noir de la chambre jusqu'à ce que quelqu'un apporte une bougie. Maintenant je n'arrive à émouvoir personne. Seulement Marthe vient toujours, les yeux morts et les gestes mécaniques entre deux soupirs de résignation. Mais je sais que les autres se réveillent aussi. Ils font semblant de dormir, mais je sens qu'ils ont les yeux ouverts fixés sur le plafond et que leurs doigts sont crispés sur les draps. Le matin je ne vois personne. Je les entends se lever à l'aube et partir. Alors je me mets à gémir doucement, tout doucement. Ils emporteront avec eux, loin, dans le ventre de la ville qui bientôt les engloutira, le son de ma voix, le souvenir de ma présence éternelle, de mon corps qui vit, qui vit ! « Tais-toi, la vieille! ». Je gémis plus fort, jusqu'à ce qu'ils partent, et alors je ris doucement.

Et puis vient le matin qui s'infiltré par les fentes étroites *de la* fenêtre. Tout le monde s'en est allé. Excepté Marthe. Elle est là. Toujours là. Elle me garde. Depuis des années *elle* m'apporte quelque nourriture à la bouche et beaucoup de médicaments. J'ai dû avaler déjà le contenu d'une pharmacie. Je songe à Marthe. Je me demande ce qu'elle pense de moi. Mais elle ne pense rien, parce qu'on ne pense rien du destin ou de la fatalité.

Le soir ils rentrent de leur travail. D'abord Claude qui sort de l'usine. Puis Jean, François, Louis. Ils viennent aussi d'une usine. Je crois que ce n'est pas la même que celle de Claude.

Parce qu'ils arrivent plus tard et parlent de choses différentes. Claude est le plus âgé de mes petits-fils. Mais je ne saurais pas dire son âge ni celui des autres. Je ne m'en souviens plus. Cela n'a pas d'importance et je doute qu'eux-mêmes le sachent. Et puis ils ne m'intéressent pas; ni leur mère, qui, depuis son mariage avec mon fils, nourrit pour moi une haine qui me fait plaisir. C'est pour ça que j'appelle toujours: Anne, Anne, quand j'ai mal quelque part. Elle ne vient jamais mais elle grogne. Au début son mari lui criait de venir, mais aujourd'hui il ne dit plus rien et ronfle dans son lit. C'est toujours Marthe qui se lève. Les garçons ne s'approchent jamais non plus de cette espèce de placard qu'on dénomme « ma chambre ». Ils préfèrent jouer aux cartes et boire du cidre avant d'aller dormir. Ils ne sortent guère durant la semaine. On n'en a pas le droit. Mais le samedi soir ils s'habillent comme s'ils étaient des calicots, se parfument comme des femmes, et s'en vont en se donnant des tapes dans le dos « pour rigoler ». Ils ne reviennent qu'à l'aube et ils chantent en butant contre les meubles. Mais alors je gémiss très fort et ils se taisent, et de nouveau c'est le silence de temps en temps interrompu par l'un deux qui vomit par terre.

Parfois Jean s'arrête au seuil de ma chambre et me regarde silencieux; les mains dans les poches, sans bouger. Il ne parle pas. Il me regarde longuement, mais je suis presque certaine qu'il le fait sans me voir, comme s'il observait plutôt une chose lointaine à travers moi, et que mon corps ne fût qu'une porte de verre donnant sur un abîme qui étourdit et fascine. Et il reste là avec son regard de chien battu, sans jamais souffler mot, à tel point que je me suis demandé un jour s'il avait une langue ou s'il l'avait avalée par inadvertance. Il me fait peur. Lorsqu'il pousse légèrement la porte et que sa grosse patte s'appuie sur le loquet je ressens un malaise que, cependant, rien ne justifie. Il y a même en lui une sorte de tristesse indéfinissable, comme s'il plaignait mon sort et voulait désespérément m'aider par sa présence absente. Peut-être cherche-t-il à comprendre pourquoi je ne vais pas dans la maison de vieillards de la ville, ou ne pars pas avec Mme Mort qui sautille depuis si longtemps autour de mon lit et que je maintiens à une distance respectueuse, avec je ne sais quelles dernières absurdes ressources d'énergie. Puis il s'en va avec les mêmes précautions qu'il avait prises en venant, comme s'il craignait de me réveiller, quoique je le regarde avec les **yeux** grands ouverts. Ce muet dialogue ne se répète pas souvent, mais à chaque fois il m'a laissé la même étrange impression, mélange de peur et de gratitude, sans que je sache à quoi attribuer l'un et l'autre de ces sentiments qui s'embrouillent si confusément en moi.

J'aimerais pouvoir retourner en arrière et tout recommencer. Non pas, comme auparavant,

subir le même cycle qui mène de l'enfance à la mort, mais au contraire remonter une à une toutes les marches qui me séparent de ma jeunesse, ce palier haut comme une montagne d'où je dévorais la vie étendue à mes pieds, ce merveilleux tapis persan de couleurs, d'images et de rêves. Je voudrais être comme un vieux fleuve qui regagnerait la source. C'est ainsi que cela devrait être et c'est ainsi que cela serait juste. On ne partirait pas de l'amour à la haine, mais on reviendrait de la haine à l'amour, sans jamais avoir le sentiment que c'est trop tard, parce que tout serait en son temps, assez tôt pour qu'on puisse tout comprendre et ne rien perdre...

Maintenant mes yeux se promènent secs et sans espoir dans toute la maison, fouillant partout, implacables et lucides, fouillant les coeurs ou les ventres pour y trouver les coeurs. La lucidité c'est ma dernière vengeance. Et ils le savent. Et ils ont peur. Alors ils parlent bas pour que je ne les entende pas. Mais je tousse, pour que la présence de cette toux malade soit une statue de silence au milieu de leurs confidences, une statue dont on n'est jamais tout à fait sûr qu'elle n'a point une vie cachée, l'âme devenue pierre d'un ancêtre mort. Mes yeux, séparés de moi, tournent autour d'eux et les poursuivent partout, féroces, ironiques, durs. Vous me haïssez, allez, avouez-le ! Inutile de manifester une sainte résignation de la perte que je vous ferai subir. Inutile de parler aux voisins, les larmes dans la voix, de ma santé qui ne s'améliore pas. Inutile de faire des projets pour se débarrasser de ma carcasse. Je ne sortirai pas. Je ne partirai pas ! C'est ici, dans ma maison, que je mourrai, pas dans un asile ! Je tiens à vous. Je pèserai lourd dans votre conscience parce que j'ai ce droit : l'indéniable raison de vous avoir donné la vie. Je vous ai crachés un par un de mon ventre. Je vous ai arrachés un par un de ma peau. Le *Devoir* est votre dette envers moi. Me payer jusqu'au dernier sou, avarés mendiants que vous êtes, avec votre sueur malsaine, jusqu'au jour où le cidre coulera à flots dans votre sang et où vous embarquerez dans ses torrents de rêve pour m'oublier. Mais vous trouverez derrière chaque colline de brume des yeux gigantesques comme de grandes fenêtres ouvertes, des yeux qui vous guettent et vous enveloppent dans un voile immense de sarcasme ; des yeux qui vous rappelleront les miens ; des yeux qui seront les miens et vous accompagneront quelle que soit l'épaisseur du brouillard jusqu'au fond du marécage qui vous noie dans la cruauté fétide de ses eaux.

Aujourd'hui c'est à vous de me faire vivre en attendant que je m'en aille par la main du Démon, car je doute fort que Dieu se donne la peine de venir lui-même, et je le comprends. Si j'étais Lui je n'y viendrais pas du tout, et je ne m'occuperais de ce vieux sac que pour en faire du fumier. C'est pour ça que je ne prie jamais. Je sais bien que ce serait inutile. Dieu n'aime pas la

laideur. Vous n'avez qu'à regarder les images anciennes et vérifier comme c'est exact ce que je viens de vous dire. Voyez comme les riches sont si souvent beaux et les pauvres manquent toujours d'élégance. Au fond ça ne peut plus rien me faire, rien! Il y a longtemps que je suis partie. Ce qui en reste n'est qu'un souvenir de moi. Je mourrai entourée d'imbéciles, c'est-à-dire seule. Ils se frotteront les mains de me voir prendre place dans la bière de location et agiteront leurs mouchoirs d'un air navré, ou auront le courage de hausser les épaules avec indifférence comme si un portail rouillé venait de se refermer. Je m'agrippe aux barres de fer de mon lit et j'appelle Marthe dans un appel douloureux de haine, mais je ne la vois pas. Son fiancé est à nouveau venu. Je parie qu'ils roulent sur le tapis, les porcs! J'appelle toujours jusqu'à ce que le sommeil arrive et éteigne ma voix.

Le bruit d'un pas m'a réveillée. Je n'ai rien mangé. J'ai soif. Marthe! Marthe! Il n'y a plus de soleil. La nuit est encore venue à quatre pattes, comme mon chat, et je ne l'ai pas pressentie. Des voix. Claude et Marthe. Je ne comprends pas ce qu'ils disent. Marthe parle bas, très bas. Claude dit : «Non, non». Puis ils se taisent et c'est de nouveau le silence. Encore des gens qui parlent. Marthe et Jean, cette jeune bête taciturne qui me rend visite pour ne rien me dire, qui me regarde pour ne pas me voir, mais qui vient quand même. Il grogne vaguement et tout retombe dans le calme. Alors je les sens s'éloigner et sortir peut-être. Quelqu'un bute contre une chaise. Maintenant la pénombre grise remplit la chambre. En hiver la nuit tombe comme un caillou sur la tête des gens. Je m'efforce de dormir. Marthe ne vient toujours pas. Etrange. D'habitude elle ne me laisse pas seule dans la maison. J'appelle une dernière fois mais personne ne répond. Moi et le chat, nous sommes les uniques êtres vivants entre ces murs immobiles et fatigués. Je ferme les yeux. Où sont-ils? Pourquoi sont-ils venus et sont-ils repartis? Pourquoi ne pas avoir répondu?

Tous les lambeaux de pénombre ont été avalés par le noir. Depuis que Marthe a son fiancé, elle n'est plus la même. Elle n'oublie et je sens qu'elle me hait plus qu'avant. Je l'empêche de partir. Mon fils ne consent pas à ce mariage pour l'instant. Il a fixé un délai de trois ans. Certainement qu'il compte fatiguer le garçon. Si elle partait qui me soignerait? Il ne faut pas qu'elle s'en aille. C'est pour cela qu'elle me déteste maintenant. Je sens sa colère en chaque geste. Je m'en moque. Cela ne peut que me rendre plus heureuse. Tu ne partiras pas. Marthe! Marthe! Le silence dans sa robe noire glisse en tous sens. Le chat me fixe pendant des heures. On dirait qu'il veut m'hypnotiser; puis il ferme les yeux doucement. Seul reste un petit trait oblique à travers lequel je ne sais plus s'il m'observe ou s'il dort. Curieux, dans la salle il y

a une pendule. Tic tac... tic tac... C'est la première fois que je l'entends. Certainement qu'ils l'ont apportée à l'instant. Voilà comment ils dépensent leur argent : dans une pendule! C'est pour mieux compter le temps qui me reste à vivre ! C'est une pendule géante, à en juger par le son qui augmente. Non, ce n'est pas une pendule, c'est une horloge de monastère, c'est canon de forteresse antique! Je cache ma tête sous la couverture pour ne pas entendre. Le lit en est si vigoureusement secoué et les coups si violents, qu'ils m'ébranlent tout entière et me frappent comme un marteau de forgeron la tête d'un boeuf. Un cri inhumain, un cri terrible me déchire la chair et tout mon corps est parcouru d'un frisson d'épouvante. Le chat, la gueule grand ouverte d'où sort une flamme diabolique, est debout sur la chaise, les poils hérissés comme s'ils avaient été agités par un souffle de vent. C'était de lui ce miaulement qui eut en moi l'écho d'un hurlement bestial. J'ouvre les yeux et je tente de percer les ténèbres.

Je vois alors avec surprise que je suis la proie d'une grande agitation. La pendule n'était que mon coeur, ce coeur rongé par des siècles de fiel, qui galopait dans ma poitrine comme un cheval sauvage et dont la violence des coups m'avait brutalement arrachée au sommeil. Tout est silencieux et le chat dort sur la chaise. Je ne discerne toujours rien dans l'obscurité, même pas, comme il est habituel à cette heure-ci, l'encadrement de la fenêtre découpée sur le mur blanc. Tic tac... tic tac. L'horloge dans ma poitrine est une bête furieuse. Elle m'assourdit dit tellement qu'au premier instant je ne me suis pas aperçue que la porte de la chambre s'ouvrait avec précaution. Si imperceptiblement que si je n'avais pas été réveillée par mon propre cauchemar, je ne me serais peut-être pas rendu compte que quelqu'un entrait, quoique d'ordinaire j'aie une ouïe très fine. Je me mets aux aguets. En vain. Je ne distingue rien. Pourtant je suis sûre d'une présence. Il n'y a pas de doute. La voilà qui avance sans bruit. Je fais un mouvement pour tirer les draps sur moi et mes mains se joignent. Je les sens visqueuses de sueur. Pourquoi ne parle-t-on pas? Je veux le faire mais aucun son ne sort de ma gorge trop sèche. J'ouvre la bouche mais je suis incapable d'articuler un mot. Seule une sorte de gémissement plaintif et malade s'est échappé de mon vieux corps enraciné à ce lit. Une grande ombre occupe l'espace entre moi et la fenêtre. C'est une ombre plus claire que le noir de la chambre, un nuage gris dans la nuit sans lune. La chemise blanche d'un homme qui s'approche, si près que j'entends sa respiration haletante comme s'il respirait sur ma face. Il est sur moi comme un arbre plié et ses mains grandes et grosses entourent mon cou, et lentement toutes les ombres sont rayées de traits douloureux comme une gigantesque toile d'araignée traversée par

une lumière brutale et mille visages tournent autour de moi vertigineusement, tandis que la pression déjà suffocante des doigts creuse dans mes yeux étonnés, qui sortent peu à peu de leur orbite, l'image d'un Jean inconnu et terrorisé. J'essaie de retenir cette image hallucinante, pour savoir, pour comprendre, mais déjà mes yeux détachés de mon corps roulent sur les draps trempés de sueur, et dans l'abîme de silence délivrant où je plonge, la souffrance n'est plus qu'un souvenir oublié...

ADELINO TORRES GUIMARAES